

De l'auto ségrégation à l'effacement du particularisme communautaire : le cas des Cantonais de Manille. (Philippines)

Catherine Guéguen

Volume 4, numéro 1, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1108030ar>

DOI : <https://doi.org/10.18192/clg-cgl.v4i1.827>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre d'étude en gouvernance, Université d'Ottawa

ISSN

1911-7469 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guéguen, C. (2012). De l'auto ségrégation à l'effacement du particularisme communautaire : le cas des Cantonais de Manille. (Philippines). *Culture and Local Governance / Culture et gouvernance locale*, 4(1), 62-79.
<https://doi.org/10.18192/clg-cgl.v4i1.827>

Résumé de l'article

La communauté chinoise aux Philippines est évaluée entre 800 000 et un million d'individus. La moitié de ce groupe réside dans la région de Manille, la capitale du pays. Plus de 90% des Chinois ont leurs racines dans la province littorale du Fujian, les autres sont originaires de la région de Guanzhou (Canton). Arrivés plus tardivement aux Philippines, les Cantonais ont développé des formes d'intégration spécifiques tant au niveau spatial, professionnel et associatif ; lesquelles sont aussi une réponse au flux migratoire réduit puis à son extinction. L'émigration vers l'Amérique du nord pour les Cantonais a constitué une solution pour pallier sa faible intégration économique dans la capitale philippine. La communauté cantonaise de Manille représente un cas d'étude original à l'heure où les flux de populations chinoises sont de plus en plus importants dans le monde.

© Catherine Guéguen, 2012



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

De l'auto ségrégation à l'effacement du particularisme communautaire : le cas des Cantonais de Manille. (Philippines)

Catherine Guéguen,
Université Paris-Sorbonne (IV).

Résumé: La communauté chinoise aux Philippines est évaluée entre 800 000 et un million d'individus. La moitié de ce groupe réside dans la région de Manille, la capitale du pays. Plus de 90% des Chinois ont leurs racines dans la province littorale du Fujian, les autres sont originaires de la région de Guanzhou (Canton). Arrivés plus tardivement aux Philippines, les Cantonais ont développé des formes d'intégration spécifiques tant au niveau spatial, professionnel et associatif ; lesquelles sont aussi une réponse au flux migratoire réduit puis à son extinction. L'émigration vers l'Amérique du nord pour les Cantonais a constitué une solution pour pallier sa faible intégration économique dans la capitale philippine. La communauté cantonaise de Manille représente un cas d'étude original à l'heure où les flux de populations chinoises sont de plus en plus importants dans le monde.

Mots clés : Chinois, Cantonais, Manille, Philippines, Canada, marquage visuel, repli communautaire

Abstract: The Chinese community settled in the Philippines members are between 800 000 to one million. Half of it stays in Manila and its region. More than 90 % of the Chinese has their roots in the coastal province of Fujian, the others are from Guangzhou area (Canton). Cantonese migrated lately to the Philippines and developed proper integration ways, spatially, professionally, mostly through a tight association network. Those associations correspond to a light migration wave and to its nowadays extinction. Migrate to North America for a Cantonese person is an opportunity to avoid a lack of economical integration in the capital city of the Philippines. The Manila Cantonese community represents an original case study at a time of massive waves of Chinese populations around the world.

Key Words: Chinese, Cantonese, Manila, Philippines, Canada, visual aspects, community fold (self withdrawal)

Introduction

L'implantation d'une communauté chinoise dans une ville amène à une uniformité paysagère marquée par des enseignes dotées de sinogrammes, d'établissements de restauration ou encore de boutiques assimilées à des « bazars ». Ce visage commun pour les Occidentaux cache cependant de nombreuses différences à l'intérieur de toute communauté chinoise outre-mer. Le cas de Manille est représentatif de cette différenciation puisque seulement deux groupes constituent cette population d'origine chinoise.

De nos jours, aucune donnée statistique ne permet d'émettre des distinctions dans la communauté chinoise de Manille. En effet, l'instrument statistique dont nous disposons est le recensement décennal réalisé par le National Statistics Office basé à Santa Mesa à Manille. L'un des éléments permettant de distinguer l'ethnicité d'une personne est la langue maternelle, lequel est peu satisfaisant. Dans le cadre d'une communauté chinoise outre-mer implantée de longue date, l'usage de plusieurs langues est extrêmement fréquent. Les Chinois parlent dans l'ensemble au moins trois langues : le chinois de la région dont sont originaires les membres du clan (Fukkien pour les migrants du Fujian et le cantonais pour les migrants du Guangzhou), ainsi que l'anglais et le tagalog : la langue de Luzon. Bien qu'étant d'origine chinoise, les répondants peuvent ne pas déclarer parler le chinois. Toutefois, le NSO évalue à environ 60 000 le nombre de sinophones dans l'archipel philippin, dont les deux tiers dans la région de Manille. Un autre élément pouvant constituer un indicateur est la religion ; on associe de manière stéréotypée la communauté chinoise au bouddhisme...mais là encore aux Philippines particulièrement, beaucoup de Chinois ont adopté le christianisme. Toutefois, ces données constituent un point de départ non négligeable pour étudier cette communauté. L'évaluation chiffrée des Cantonais reste très aléatoire. Dans les années 1960, les Cantonais seraient trois fois moins nombreux que les Chinois originaires du Fujian (Amyot, 1972 :53-55). Des années quatre-vingt à aujourd'hui, les sources les plus communément usitées proposent une évaluation de ce groupe comprise entre 5 et 10% de l'ensemble de la population d'origine chinoise. Ce fléchissement de la proportion des Chinois d'origine cantonaise est réel et nous analyserons au cours de ce développement les raisons de cette baisse d'effectif.

Ainsi pour les Philippines, et plus généralement pour toute personne extérieure à la communauté chinoise locale, les distinctions, voire différences à l'intérieur de la communauté chinoise sont difficilement visibles de prime abord. Ce sont les Chinois qui établissent la différence et définissent « l'autre ». L'altérité est dans ce cas de figure une construction historique, spatiale et intra communautaire, qui n'a, selon les périodes pas la même portée.

Quelles sont les formes sociales et urbaines de cette communauté ? et en quoi le phénomène migratoire contemporain amène-t-il à une recomposition de cette communauté mais aussi à l'effacement progressif du particularisme cantonais dans la ville ? Comment les mécanismes urbains participent-ils à cette disparition ?

Différents éléments intra-communautaire différencient les Cantonais des Fukkien, lesquels ont engendré un repli marqué par un regroupement spatial et la création d'associations. Dans le cas des Cantonais de Manille, les flux de populations peuvent être un vecteur de soutien du particularisme cantonais, mais son amenuisement, puis sa quasi extinction entraîne la réduction drastique de cette petite communauté à Manille.

Les autres dans la communauté chinoise de Manille : la minorité cantonaise.

Les Cantonais : un petit groupe arrivé tardivement aux Philippines

La constitution de la communauté chinoise à Manille et plus généralement aux Philippines est ancienne. L'archipel philippin a été sillonné dès le XIV^{ème} siècle par des marchands de Chine continentale sans que, toutefois, leur implantation ne se pérennise. Ce n'est qu'avec la colonisation de l'archipel par les Espagnols à partir du XVI^{ème} siècle que les flux de populations sont incités, mais aussi régulés et canalisés dans la ville. Les Espagnols leur astreignent un quartier ; le parian est souvent situé en marge du cantonnement administratif et militaire des grandes villes comme Iloïlo, Cebu et Manille. Progressivement, les flux de populations chinoises vers les Philippines se densifient mais se diversifient peu, contrairement à d'autres communautés chinoises outre-mer implantées en Asie du Sud-est.

Les Espagnols prirent l'initiative en 1822 de faire du commerce avec la région de Canton comme le faisaient de nombreux pays européens. Les jonques chinoises arrivaient de la région d'Amoy (Fujian), mais les navires espagnols ne pouvaient joindre la Chine que par Canton. Ce commerce vers Canton se traduit par la présence d'un petit groupe de Cantonais, qui étaient surnommés à Manille « macanistas » ou « macaos », venus par les vaisseaux espagnols. L'immigration chinoise se diversifia et le commerce dépendit moins des jonques chinoises. Au milieu du XIX^{ème} siècle leur population était évaluée à environ 500 personnes. A la fin de ce siècle, les Chinois originaires de Canton, Hong-Kong et Macau ont pu atteindre les 3000 personnes majoritairement venues des régions de T'aishan, Kaipeng, Anpeng, Tsungshan, Hsinhui, Shuntak, Fanyu, Hoksan, Kayu, Meishen (Nakka district) (Wickberg, 2000 et Wai Jong Cheong, 1983). Les Cantonais étaient aussi présents à Iloïlo sur l'île de Pasay, siège de la première capitale de la colonie espagnole avant son transfert à Manille en 1571.

La distinction socio-professionnelle entre Chinois ; le Cantonais, c'est le « pauvre »

Les Cantonais arrivés plus tardivement se sont spécialisés dans des activités de services. Ils sont connus pour être des cuisiniers ou des cordonniers. Au fil des années, leurs professions se sont diversifiées. Eduqués aux Philippines, ils ont, comme les autres Chinois de seconde génération, bénéficié d'un enseignement en anglais et en philippin, et acquis une formation professionnelle différente de celle de leurs parents. Ils peuvent être aussi des employés qualifiés : comptables, enseignants, ingénieurs, architectes, herboristes ou encore chiropracteurs. Les comptables travaillent beaucoup à l'extérieur de Manille dans les entreprises ou des banques. Certains sont dentistes, docteurs et travaillent dans les hôpitaux ou disposent de leurs propres cliniques (Wai Jong Cheong, 1983 : 22).

Dans les années 1960, l'idée la plus communément répandue était que les Fukkiens débutaient plus bas que les Cantonais mais évoluaient « mieux » (Amyot, 1972 :53-55). Certains Cantonais, à cette époque ont connu des parcours florissants dans la distribution par exemple (trois des plus grands supermarchés de l'agglomération leur appartiennent : Acme/United/International). Ils tiennent aussi des panciterias (Wai Jong Cheong, 1983 :7) dont les plus importantes se trouvent Plaza Santa Cruz. Ils gèrent aussi des hôtels. Les Cantonais sont réputés pour être de bons artisans et ont su développer des entreprises dans tout le pays comme détaillants de produits agricoles. Ils sont également marchands de sel, tabac, bois de charpente. Ils avancent de l'argent aux artisans

philippins desquels ils commercialisent les produits. D'autres travaillent dans l'importation de produits ou le domaine bancaire.

Un grand nombre de Cantonais est investi dans le secteur des services (employés, serveurs). Ils tiennent de petits ateliers et sont imprimeurs, tailleurs, blanchisseurs, ou encore cuisiniers. La profession très réputée des amah (garde d'enfant/intendante) recrute exclusivement chez les femmes cantonaises. La plupart des employés de maison chinois ont été assimilés dans le creuset de la population et disparaissent en tant que groupe distinct. La classe des amah est une réalité. Elles étaient jusque dans les années cinquante habillées typiquement « à la chinoise » avec un pantalon large, une veste courte. « Amah » signifie grand-mère paternelle ce qui traduit toute la confiance des familles envers elles, leur rémunération est relativement bonne (Amyot, 1972 : 60).

Dans les années quatre-vingt, cette spécialisation dans les services subsistent ; les Cantonais sont aussi les propriétaires de boutiques (produits secs), gestionnaires de cantines populaires, barbiers, tailleurs, entrepreneur d'agence de voyages (Wai Jong Cheong, 1983 :18). Les travailleurs pauvres sont toujours présents ; certains cantonais, qui n'ont pas leur famille sur place, partagent leur chambre avec des compatriotes : ce sont les « kun hao ». Ces hommes sont employés comme cuisiniers, domestiques, ouvriers dans les boutiques de meubles ou encore comme charpentiers. Ils travaillent essentiellement dans le quartier chinois (Wai Jong Cheong, 1983 :7).

Le partage des activités et des espaces dans le quartier chinois.

Dans les années quatre-vingt, l'est de Binondo abritait encore une forte proportion de Cantonais (les *barangays* 297, 298, 299, 300, 301, 302 et 305). Cette partie de la ville correspond à leur implantation historique : les Cantonais sont dans une section restreinte de Chinatown délimité par les rues CM Recto, Misericordia (aujourd'hui nommée Tomas Mapua), Tetuan, Gandara. Cet ensemble est traversé par deux grandes rues : T. Alonzo et Ongpin. Ces derniers participent aux spécialisations de ces rues et traduisent aussi leur niveau de vie. Ainsi, dans calle Misericordia, les Cantonais sont investis dans les magasins de meubles et les agences de voyages. Dans calle Soler, les boutiques des Cantonais sont spécialisées dans le Hardware ou les « bazars » et ils disposent d'espaces d'entrepôts appelés bodegas. Ils participent à la spécialisation de ces rues avec les Chinois du Fujian. En revanche, ils sont nombreux dans les rues Zacateros, Bermudas, Fernandez, en cul de sac et peu propices à la circulation. Y habitent des Cantonais au revenu très modeste. Ils s'approvisionnent au marché Arranque tout proche.

Dans les secteurs économiques dominés par les Fukkiens, les Cantonais étaient exclus. Le groupe minoritaire a assis une voie originale en développant des créneaux marginaux comme la boulangerie, l'épicerie, les hôtels, la restauration, les meubles, l'imprimerie, la ferronnerie et le petit commerce avec la Chine. Les plus prospères parrainent à leur tour d'autres Cantonais. L'activité qui prédomine visuellement reste la restauration.

De nos jours, la présence cantonaise est extrêmement restreinte. Seuls persistent quelques établissements de restauration traditionnellement appelés « panciteria », des établissements spécialisés dans les pâtes. La Plaza Santa Cruz était le lieu des panciterias du quartier chinois mais de nos jours, plus aucun établissement n'y est installé, remplacé par des établissements de restauration rapide ou de boutiques spécialisés dans la vente de l'or. Maintenir le particularisme culinaire cantonais à Manille est difficile de l'avis des restaurateurs du quartier (2010), puisque recruter un cuisinier du Guangdong est très onéreux. Seuls les grands restaurants, lesquels ne sont pas originellement des établissements cantonais s'attribuent les services de chefs recrutés en Chine continentale ; ce qui constitue un moyen d'attirer une clientèle de gourmets, tout en visant les repas d'affaires. Dans le cas du restaurant et de la Tea-house « President » dans les rues Ongpin et

Salazar, le chef cantonais a été associé à la gestion de l'établissement (il est aussi marié dans la famille propriétaire de l'enseigne).

Pour les restaurants cantonais traditionnels, plusieurs voies étaient possibles pour poursuivre l'activité. La reprise par la seconde génération semblait évidente mais les gérants de panciterias n'ont pas forcément trouvé repreneurs parmi leurs proches. Aujourd'hui, seuls quelques établissements familiaux persistent : Ling Nam, Pian Sit restaurant (Recto) Ramon Lee panciteria dans la rue Ronquillo, Sun Wah dans Florentino Torres. Ling Nam a choisi de démultiplier son activité sous forme d'établissements franchisés dispersés dans l'agglomération (dans les grands centres commerciaux ou rues proches des espaces résidentiels chinois comme à Quezon city par exemple). Le cas de Sun Wah est typique de la volonté de maintenir une activité de restauration associée au quartier. De l'avis des enfants du fondateur Leung (entretien juillet 2010), il est indispensable que les clients se déplacent dans le quartier pour apprécier leur cuisine. Comme de nombreux établissements de restauration du quartier, ils ont reçu de nombreuses offres de franchise, qu'ils ont déclinées. Pour cette famille de restaurateurs, il semblait très difficile de maintenir la qualité de la nourriture et de former du personnel. Ils ne souhaitent pas dénaturer la tradition culinaire cantonaise importée de Chine continentale par leur père qui monta le restaurant en 1955, après s'être marié. L'établissement est toujours au même endroit depuis cette date mais ce dernier a été agrandi à la suite d'un incendie qui a détruit une partie du quartier en 1993. Le choix a été fait de louer un plus grand emplacement ; depuis 1994, l'établissement dispose de 600 m² sur deux étages. Le personnel de cuisine, fidèle, a été formé par le fondateur de l'établissement, ce qui leur permet de conserver une bonne qualité de cuisine cantonaise, légèrement modifiée pour correspondre au goût philippin (plus sucré). La famille Leung a longtemps habité au dessus du restaurant comme de nombreux boutiquiers chinois du quartier, mais a établi sa résidence à Quezon City, ce qui lui permet de se déplacer assez aisément tous les jours dans Binondo.

Un des autres éléments, exogènes à la poursuite d'une activité communautaire cantonaise est du aux mécanismes urbains. En effet, les Cantonais, ayant débuté leur activité dans le quartier n'ont pu s'installer qu'en louant un emplacement. Avant 1975 et la loi de naturalisation de masse promulguée par Ferdinand Marcos, les Chinois ne pouvaient acquérir de biens immobiliers et souvent utilisaient des prête-noms philippins (le plus souvent celui de leurs épouses philippines). A l'est du quartier, de grandes propriétés ont été subdivisées en lots avec la forte croissance urbaine. La location des emplacements rend, de ce fait, la présence cantonaise « plastique », puisqu'une fois que l'activité prend fin, la matérialisation du particularisme cantonais cesse elle-aussi.

La ville : ferment du lien social intra communautaire.

L'évolution de la ville et son extension ont entraîné une recomposition des communautés chinoises et de leurs espaces. Les lieux dédiés aux Fukkien sont largement connus mais à partir des années soixante le particularisme cantonais s'étiole. La communauté cantonaise se maintient difficilement du fait de la quasi extinction du flux migratoire entre le Guangdong et les Philippines. La ville est à la fois le lieu où se maintient cette petite communauté, mais ses mécanismes (étalement et marché du foncier) ont contribué à sa dissolution et à l'effacement du particularisme culturel cantonais.

Le difficile maintien d'une communauté cantonaise à Manille

La proximité géographique ne favorise pas les liens sociaux entre les deux groupes à cause de la barrière linguistique. De par la supériorité numérique des Fukkien, beaucoup de Cantonais apprennent le Fukkien, mais pas l'inverse. Dans certains cas, un mélange de Fukkien, Cantonais et

de Tagalog (langue de Luzon) peut être employé (Amyot, 1972 :53-55). Le tagalog est employé dans le cas de mariage entre un Filipino et une Fil-cantonaise. Les mariages interethniques entre les deux groupes sont peu nombreux, mais, il arrive toutefois qu'un Fukkien épouse une Cantonaise et non l'inverse. La structure de la population migrante a, pendant longtemps, invité aux unions avec des Philippines puisque seuls des hommes migraient du Fujian et de Canton. Dans les années 1930, des Cantonese-Filipina étaient emmenées au Guangzhou pour y être éduquées en compagnie de leur mère philippine ; leurs pères souhaitaient qu'elles acquièrent une culture chinoise. De nombreux jeunes ont pendant longtemps poursuivis leurs études à Hong-Kong (Wai Jong Cheong, 1983 :23).

Le maintien du particularisme fut maintenu jusque dans les années soixante par les apports humains de la communauté cantonaise de province comme peuvent l'indiquer les enquêtes de terrain (2010). Les mariages intracommunautaires furent célébrés jusque dans les années soixante, soixante-dix entre de jeunes femmes sino-philippines et un conjoint arrivé de Chine continentale souvent parti en province (le plus souvent Baguio ou Laguna). Les mariages étaient plus ou moins arrangés puisque les familles proposaient le conjoint à leur fille. Par la suite, les mariages intracommunautaires ont été nettement moins fréquents, les Sino-Philippines de la communauté cantonaise trouvaient un époux dans les communautés philippine ou Fukkien. A partir de ce moment, et aussi parce que l'éducation apportait d'autres débouchés professionnels que l'activité familiale, le particularisme cantonais et ainsi la communauté cantonaise s'efface progressivement. Les passerelles entre les deux communautés sont extrêmement sélectives. Les associations chinoises témoignent à la fois d'une auto-ségrégation et du lien maintenu avec la Mère-Patrie.

Les repères socio-spatiaux dans la ville : les associations d'entraide à Manille

La création des associations témoignent de l'ancrage spatial d'une communauté qui permet le maintien de la spécificité du quartier ou des zones concernés, qui ne pourraient « vivre » sans ce support associatif qui anime la vie sociale de cette communauté. Il y a environ 1000 associations chinoises aux Philippines (Wickberg, 1998 :195). Les Cantonais créèrent 15 à 20 associations entre 1880 et 1941 (associations de clan, chambres de commerce et écoles). On en comptabilise aujourd'hui environ 25.

Les populations chinoises outre-mer s'associent pour faire face aux difficultés rencontrées dans le pays d'accueil. A l'origine, ces dernières étaient des associations d'entraide sur le moyen terme puisque bien souvent les migrants laissaient une famille en Chine et pensaient regagner la Mère-Patrie. Les missions de ces associations ont évolué avec la pérennisation des séjours de longue durée et l'installation définitive des Chinois qu'ils soient du Fujian ou de la région de Canton. Plusieurs types d'associations sont créés ; on distingue pour la communauté cantonaise l'association des Cantonais de Manille ainsi que des associations de clan ou de familles et, on pouvait trouver jusqu'à il y a quelques années, des associations professionnelles.

The Kwantung Hui Kuan (association des Cantonais) fut fondée peu de temps après 1850 et avait pour principale mission l'accueil des nouveaux arrivants (habitat provisoire et avance d'argent). Cette association assure pour les Cantonais ce que faisait le Tribunal de los Sangleyes pour les Fukkien. Elle sert d'arbitres lors des disputes dans la communauté cantonaise. Pour rester à flot, l'association Hui Kuan prenait régulièrement une partie des salaires ou des profits de la communauté cantonaise. Un Kwantung Hui Kuan fut établi à Iloilo vers 1870 (Wickberg, 1998 :179). La différence à l'intérieur de la communauté chinoise au niveau associatif se traduisit d'abord sous les Espagnols puisque les Chinois élisaient leurs représentants (Capitan Chino). Ce dernier se faisait l'écho de la communauté chinoise et, il fut établi que tous les Chinois devaient être enregistrés auprès des services de la couronne espagnole dans le cadre de la collecte des

impôts. Ainsi le 9 septembre 1850, « la Asociacion Cantonese de Manila » fut fondée. L'association fit l'acquisition d'un petit terrain dans la rue Dasmarinas et construisit un bâtiment en bois. La mission première de cette dernière était de veiller au bien-être des membres de la communauté comme par exemple en pourvoyant à un logement temporaire à l'arrivée de Chine continentale, une assistance administrative et financière pour regagner la Mère-Patrie, un conseil aux familles, une participation aux célébrations de mariages civils dans la communauté cantonaise, une aide pour les obsèques. Elle pouvait aussi arbitrer en cas de disputes.

Durant la période coloniale américaine, l'association dut se réenregistrer tout comme toutes les autres associations. Elle prit le nom de « Manila Cantonese Association » ; son rôle était actif puisque la pauvreté et les troubles politiques en Chine continentale avaient engendré de nombreux départs vers les Philippines et l'Asie du Sud-est en général. Les activités de l'association furent freinées pendant la seconde guerre mondiale mais reprirent en 1948. En 1958, cette dernière changea de statut et devint une association à but non lucratif appelée « Manila Cantonese Association Inc. ». En 1965, le siège de l'association fut détruit par un incendie, rendant difficile son fonctionnement. L'association fut, après deux déménagements, relocalisée dans la rue Zacateros. Son siège abrite aussi la Sun Yat Sen High School. En 2000, l'association était composée de 25 membres directeurs lesquels avaient défini clairement une orientation de leurs activités centrée sur la communauté cantonaise résidente. Les missions de l'association étaient orientées vers les plus âgés : les assister pendant leurs vieux jours (aide médicale et une participation aux frais d'obsèques). Ces derniers sont aussi invités par l'association au banquet annuel pour la nouvelle année lunaire. Les deux écoles cantonaises : Manila Patriotic School et The Philippines Sun Yat Sen High School sont soutenues financièrement (attribution de bourses et soutien à divers projets). Deux autres associations cantonaises existaient à Cebu et Davao, sans qu'il y ait de liens communautaires entre elles (Wong, 1999 :206-7). A ce jour, peu d'informations existent quant à leurs activités.

La nécessité des écoles pour le maintien de la culture cantonaise outre-mer

Les écoles constituent une des bases du réseau associatif des Cantonais. La plupart des familles d'origine cantonaise envoient leurs enfants dans les écoles situées à proximité de leur résidence ou, parce que ces derniers peuvent bénéficier de bourses d'étude.

Concernés par le devenir de leurs enfants nés aux Philippines, les membres de la communauté cantonaise décidèrent en 1912 d'ouvrir des cours à vingt jeunes dans une classe improvisée dans les locaux de l'imprimerie Sun Yat Sen située au 568 de la rue Misericordia. Le nombre d'élèves augmentant, les locaux de l'école furent transférés au 227 de la rue Espeleta ; cette école s'appelait Chinese Ay Kwok School (Chinese Patriotic School) et proposait un enseignement élémentaire. L'école vivait de donations des entreprises et grâce au soutien du personnel du journal « Patriotic News ». En 1924, l'école fut transférée dans la rue Florentino Torres et devint « the second chinese elementary school ». L'école était sous la supervision de la Philippine Chinese Educational Association jusqu'en 1932. En 1933, les leaders de la communauté cantonaise décidèrent de contrôler directement leurs écoles, entraînant leur déficit financier.

En 1975, 50% des enfants scolarisés à la Manila Patriotic School étaient des enfants métissés cantonais-philippins (Guéguen , 2007 :337). Actuellement, l'établissement accueille un peu plus de 300 élèves : 50% d'élèves de parents chinois (Guangzhou ou Fukkien), 20% d'enfants mestizos Fukkien-Filipino, 15% de mestizos Fil-Cantonese et 15 % de Philippins dans les trois niveaux d'enseignement (Kindergarten/Elementary/High School). Les élèves viennent de Binondo, Santa Cruz ou même de Quezon city pour l'enseignement du Cantonais, Fukkien et du mandarin.

C'est la seule école à dispenser un enseignement trilingue chinois (Entretien Ms Lim, responsable administrative de la *Manila Patriotic School*, juillet 2008).

Les effectifs de l'établissement scolaire baissent régulièrement comme dans les autres écoles chinoises, malgré la non augmentation des écolages depuis trois ans. Le manque d'argent contraint les familles chinoises à scolariser leurs enfants dans les écoles publiques. Certaines associations de clan ont réagi devant l'érosion accentuée de la culture chinoise et cantonaise de surcroît en offrant des bourses au mérite. L'école a, comme les autres établissements scolaires chinois, des donateurs.

Les écoles sont gérées par des associations. Ainsi, on retrouve la Manila Cantonese association investie dans la Phil Sun Yat Sen High School Association et la Manila Patriotic School ass'n. La gestion de ces deux écoles est pourtant bien distincte et leur fonctionnement l'est tout autant. Les associations de commerce ou de gestion des établissements scolaires ont pendant longtemps été orientés politiquement. Aujourd'hui orientations politiques vers Taïwan (nationaliste) ou vers la Chine continentale sont moins nettes. Bien que la communauté cantonaise soit de taille réduite, cette différenciation politique transparaît nettement dans le fonctionnement des écoles. La Manila Patriotic School n'hésite pas à faire appel à des enseignants volontaires de Chine continentale à travers le service des affaires outre-mer chinois, tandis que la Sun Yat Sen High School mit davantage en avant ses liens avec Taïwan. Cette dernière fait davantage appel aux ressources humaines locales pour l'apprentissage du chinois, l'enseignante en charge du mandarin a 71 ans et est « cantonaise » de Manille.

La mobilité intra-urbaine entraîne une recomposition des familles ou de la communauté autour des écoles. En effet, de nombreux grands-parents sont invités à se rapprocher de leurs enfants travaillant dans Binondo pour s'occuper des petits-enfants scolarisés dans le quartier. L'objectif premier de la scolarisation dans une école chinoise est évidemment l'apprentissage du Chinois, qui n'est plus forcément lié à l'origine provinciale des Chinois de Manille. Sun Yat Sen High School est identifiée comme étant une école cantonaise mais le cantonais n'y est plus enseigné (Entretien Mr William Lee, principal Sun Yat Sen High School et président de la *Manila Cantonese association*, Juillet 2010).

Les marques de la référence au Guangdong dans Manille.



Cliché 1 : Dans le cimetière chinois de Manille, les Cantonais disposent d'un emplacement géré par l'Association des Cantonais. La citation de Sun Yat Sen « Tous les hommes sont égaux aux cieux » est inscrite sur le mur extérieur du lotissement mortuaire (Guéguen C., Février 2009)



Cliché 2 : A l'intérieur du lot, la stèle dédiée aux Cantonais, accompagné du signe de la chance, les niches abritent les ossements ou les cendres des Cantonais (Février 2009)



Cliché 3 : Le portrait de Sun Yat Sen sur la façade de l'école du même nom, rue Zacateros, Manila. (cliché février 2009)

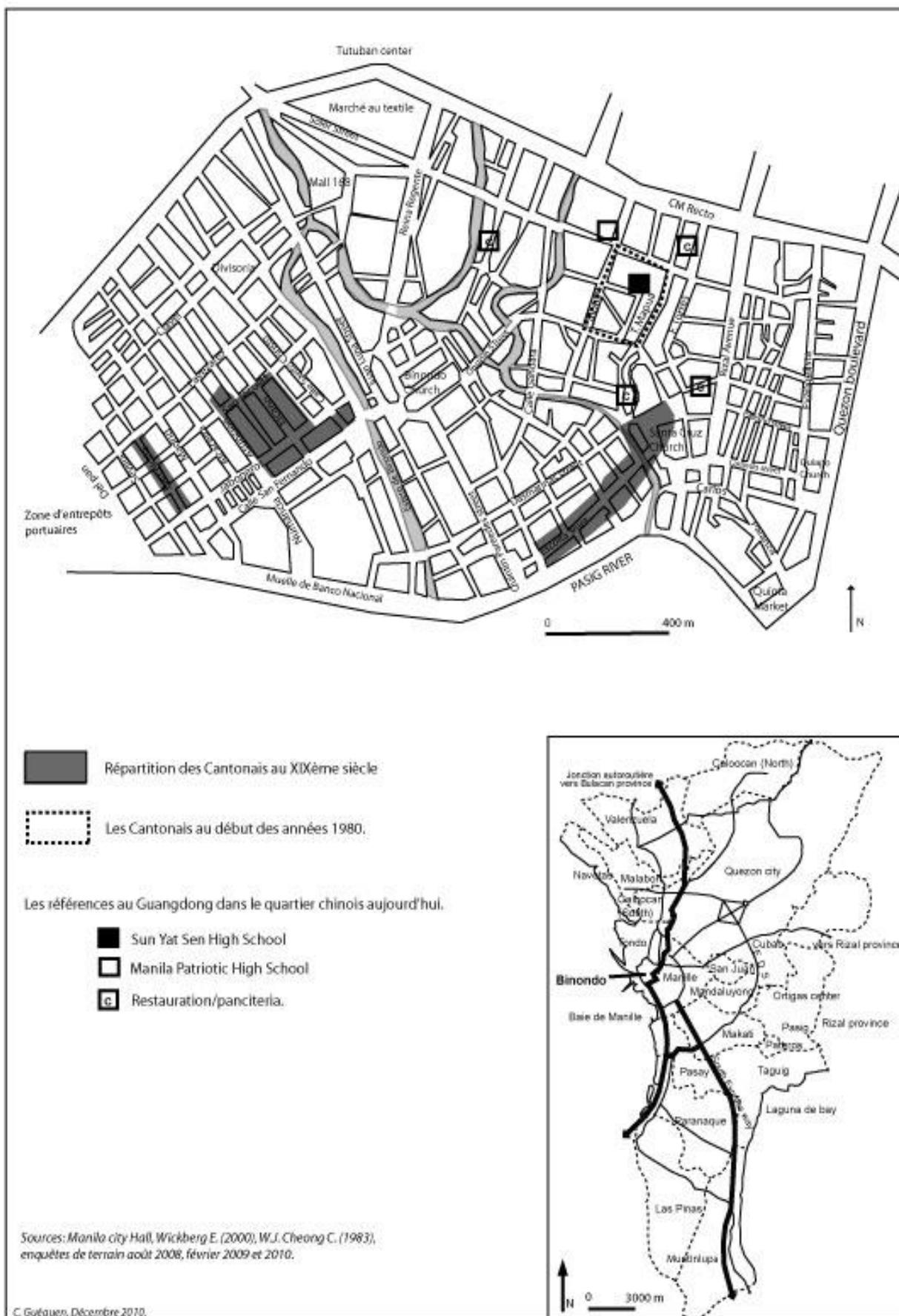


Cliché 4 : La façade du bâtiment de l'école cantonaise Manila Patriotic High School voisine avec des établissements commerciaux spécialisés dans les matériaux de construction au croisement des rues Soler et Tomas Mapua (cliché février 2009)



Cliché 5 : Restaurant cantonais dans la rue Florentino Torres, la spécificité cantonaise est uniquement énoncée en lettres romaines sur la façade de l'établissement, l'enseigne originale « Sun Wah » énonçant le nom de la famille propriétaire est disposé à l'intérieur.(cliché août 2010)

Figure : Réduction spatiale et visuelle du particularisme cantonais dans Binondo : le quartier chinois de Manille.



Des associations rappelant le lien à la Mère-Patrie

Les autres associations de clan (relatives au lieu d'origine du migrant) ou de famille complètent le dispositif associatif, sans qu'il y ait une visibilité particulière dans la ville. Elles étaient autrefois regroupées dans les rues de Binondo occupées par les Cantonais, mais depuis une trentaine d'années, l'éclatement résidentiel des Cantonais s'est aussi traduit par une dispersion des sièges des associations. En effet, bien souvent, faute de fonds nécessaires à la location d'un bureau, le siège de l'association se trouve chez son président. Ainsi sur les 17 associations de ce genre, 8 sont implantées dans le cadre d'implantation traditionnel des Cantonais : dans les rues Tomas Mapua, Benavidez, Masangkai et Zacateros. Les autres peuvent être implantées sur la commune de Kaloocan, mais surtout dispersées dans les espaces résidentiels ceinturant le vieux quartier chinois mais toujours sur la commune de Manille, dans la partie septentrionale du district de Santa Cruz. Deux associations d'arts martiaux existent, elles aussi dans Binondo à proximité des écoles (Philippine Tibetan White Crane style Martial Arts ass'n dans T Alonzo st., Ling Nam athletic Ass'n dans T. Mapua)

Un élément de conciliation entre les Cantonais et les Fukkien réside dans la gestion des morts. En effet, jusqu'à la seconde guerre mondiale, les migrants avaient la possibilité de rapatrier les corps des défunts vers la province d'origine. La rupture des relations diplomatique entre la Chine communiste et les Philippines jusqu'en 1975 engendra la création de nombreux cimetières chinois dans les villes philippines. Les Chinois les moins aisés s'étaient toujours faits enterrer dans leur pays d'accueil ; Fukkien et Cantonais participaient ensemble à la gestion associative du cimetière chinois. En effet, à partir de 1898 et le début de la période américaine, le poste de capitaine fut aboli. Une organisation fut mise en place en 1900 pour gérer le cimetière et l'hôpital de la communauté. En 1906, l'assemblée dirigeante était composée de 15 Fukkien et de 3 Cantonais (des délégués des associations cantonaises) (Amyot, 1972 :14). La Chinese Charitable association implantée au cœur du quartier chinois est en charge de l'attribution des concessions dans le cimetière pour une durée de 25 ans. Par la suite, les familles peuvent choisir de renouveler leur bail ou de transférer les ossements. Malgré tout, les associations peuvent être aussi les titulaires d'un emplacement qu'elles réservent à leurs membres. La Manila Cantonese Association dispose d'un grand emplacement aménagé sous forme de murs mortuaires ; les niches abritent des ossements ou des cendres. Dans ce cas de figure, cet emplacement a été réservé aux Cantonais, ce qui dénote encore une fois de la différence émise dans la communauté chinoise.

Jusqu'à une période récente, des associations professionnelles cantonaises spécialisées par corps de métiers existaient. Ont été répertoriées comme actives jusqu'en 1941 la Cantonese Employers Union, Cantonese Importers association, Phil Cantonese Hotel and Restaurant association, Association of Blacksmiths Merchants, Phil-Chinese panciteria association (Wong, 1999 :163-164). En 2005, n'était plus mentionnée que la Cantonese panciteria-restaurant and hotel ass'n dans l'annuaire des associations professionnelles de la Fédération des Chambre de commerce et d'industrie Chinoise. Cette dernière, de l'avis d'un de ses membres n'existait déjà plus faute d'adhérents (Entretien Mr Ling Nam, Août 2006). Certains cessent de s'investir dans les associations chinoises à la mort des parents et surtout du père, qui était le lien principal avec la communauté cantonaise (la mère était souvent philippine). Les associations professionnelles traduisent l'ancrage économique d'une communauté dans un espace donné ; l'évolution du profil de la communauté cantonaise au cours des cinquante dernières années et la politique nationale extrêmement favorable à l'immigration ne permettent plus de rendre compte d'une trace associative professionnelle.

L'investissement dans les différentes associations cantonaises traduit souvent un lien d'entraide important, lequel demeure le but premier de ces associations. Beaucoup de personnes d'origine cantonaise, qui n'ont pourtant plus beaucoup de liens avec la communauté cantonaise, avoue maintenir une activité associative grâce à l'aide reçue à un moment ou à un autre (mort d'un parent, bourse d'étude pour la Sun Yat Sen High School etc...).

Les objectifs de ces associations se renouvellent avec le temps et l'évolution de la population résidante. Ces dernières se rassemblent régulièrement sous la bannière de la Federation of Fil-Cantonese association pour célébrer anniversaires ou autres commémorations de la communauté cantonaise locale.

Mobilités et approches multi-scalaires : les vecteurs de dissolution ou de maintien du particularisme cantonais à Manille

Les flux migratoires doivent être analysés en prenant en compte les contextes économiques et sociaux des pays de départ et d'accueil. La ville constitue aussi l'autre dimension à intégrer dans l'évolution spatiale et culturelle de la communauté cantonaise. Dans le cas de la communauté cantonaise de Manille, de nombreuses fois ont été évoquées les migrations de populations au Canada ou aux Etats-Unis en réponse à une question posée sur la composition de la communauté cantonaise. On a montré dans les deux premières parties que les migrations cantonaises avaient été tardives par rapport à celles du Fujian, entraînant le repli communautaire, dont témoignent aisément le profil des associations encore actives aujourd'hui. Toutefois, c'est la quasi extinction du flux migratoire de la région du Guangzhou qui entraîne la réduction drastique de la communauté cantonaise à Manille.

Le lien migratoire des Cantonais avec l'Amérique du nord.

Les Cantonais ont été plus que les autres Chinois concernés par les migrations en Amérique du nord et plus particulièrement au Canada. On peut, sans peine, émettre l'hypothèse de liens transnationaux, par le relais des associations de clans, entre la région de Guangzhou et la communauté cantonaise de Manille. Les Cantonais sont établis au Canada depuis le XIX^{ème} siècle, durant lequel ils ont constitué la main d'œuvre nécessaire à la construction du chemin de fer, ce qui n'empêcha pas la mise en place d'une loi restreignant l'immigration chinoise (Chui, Tran, Flanders, 2005 :28). Cette loi empêchait tout Chinois d'entrer au pays et contrôlait ceux qui y étaient déjà. Certains sont retournés en République Populaire de Chine, tandis que ceux qui sont restés, travaillaient dans le secteur forestier ou les conserveries de poissons. Beaucoup sont partis vers l'est pour trouver de l'emploi, c'est pourquoi des collectivités chinoises se sont établies un peu partout dans le pays. Bien que la Loi sur l'immigration ait été abrogée à la fin des années quarante, le nombre d'immigrants chinois venant au Canada est demeuré relativement faible (de 1921 à 1960, moins de 30 000 immigrants d'origine chinoise sont arrivés au Canada) L'abrogation de cette loi a permis aux résidents chinois qui n'étaient pas encore citoyens d'en faire la demande.

Par la suite, un système universel de points a permis de sélectionner les candidats sans tenir compte des critères de race et du pays d'origine. Grâce à ce changement, qui mettait l'accent sur les compétences et le niveau de scolarité, bien des immigrants, Chinois y compris, sont arrivés avec des antécédents scolaires et professionnels très différents de ceux des premiers arrivants. Ces migrations spécialisées concernèrent grandement les Philippines à partir des années quatre-vingt : le gouvernement philippin fit la promotion active de son personnel qualifié et anglophone. De ces avantages liés à l'appel migratoire du Canada et des facilités de départ réalisées par l'Etat philippin, les Sino-Philippins en bénéficièrent. Ces derniers, pour la plupart nés aux Philippines après la seconde guerre mondiale, éduqués dans le pays avec une formation anglophone purent prétendre à la migration. Nés aux Philippines, ils ont, de facto, la nationalité de l'archipel ou avaient choisi de

conserver la nationalité chinoise de leurs parents, qui eux, en tant que primo arrivants aux Philippines ne pouvaient l'obtenir que par naturalisation. Tous, au vu de leurs qualifications, ont pu prétendre à l'immigration.

L'immigration chinoise au Canada a grimpé en flèche au milieu des années 1980. De 1981 à 2001, une moyenne de 35 400 immigrants est arrivée de Chine, Hong-Kong et Taiwan chaque année. Les contextes économiques et politiques dans les régions de départ ont incité au départ. La situation des Cantonais dans la communauté chinoise philippine étant loin d'être florissante, ces derniers ont plus que les Fukkien choisis la voie de l'immigration. La dictature de Ferdinand Marcos aux Philippines jusqu'en 1985 a accentué les départs.

Au début des années quatre-vingt, un peu plus de la moitié des immigrants chinois ont été admis en tant que personnes appartenant à la catégorie « famille » (Chui, Tran, Flanders, 2005 :30). Le rapprochement familial a pris le relais des migrations professionnelles. Le contexte économique philippin peut également expliquer la volonté de s'établir à l'étranger. Comme les autres Chinois d'origine cantonaise, ils vivent principalement à Toronto ou Vancouver. Dans Binondo, le constat sur la composition de la communauté cantonaise par les membres de cette dernière est sans appel. Les personnes d'origine cantonaise sont âgées et le relais ne sera pas pris par leurs enfants qui ont choisis la voie de la migration. Le relais n'est pas non plus pris par des arrivées régulières de migrants cantonais de Chine continentale pour raisons économiques, lesquels contribuent malgré tout à alimenter la communauté locale comme c'est le cas pour les Fukkien. Le flux migratoire du Guangzhou aussi minime qu'il fut, s'est complètement réorienté vers l'Amérique du nord.

Des migrations de Cantonais vers Manille pour répondre aux besoins communautaires

La communauté cantonaise s'éteint progressivement ; numériquement parlant mais aussi culturellement puisque peu de relais culturels sont mis sur pieds pour maintenir le particularisme linguistique. En effet, le cantonais n'est enseigné que dans la Manila Patriotic School, la Sun Yat Sen High School a préféré le seul apprentissage du mandarin. Il est évident que le particularisme cantonais ne peut se maintenir que par l'emploi de personnel originaire du Guangzhou. La communauté cantonaise locale est désireuse de conserver des Cantonais originaires du Chine continentale. Ainsi, le directeur de l'école Manila Patriotic est Chinois et était à l'origine, chercheur à l'International Rice Research Institute (IRRI) dans les années quatre-vingt. Après avoir été agronome dans des entreprises agro-alimentaires coréennes et philippines, il se tourne vers l'enseignement universitaire. Il devient directeur de l'école en 1996 à la suite de sollicitations de membres de la communauté cantonaise de Manille (Entretien avec Mr Chen Jin Can en juillet 2008). Afin de maintenir la langue, des enseignants chinois volontaires viennent effectuer un « service civil » d'une année dans son école. Les migrants du Guangzhou, peu nombreux ne viennent pas aux Philippines pour des raisons économiques ; ils disposent de visa d'investissement (*SIRV : Special Investor's Resident Visa*) et peuvent bénéficier du soutien des autorités philippines, qui ont mis à la disposition des investisseurs d'origine chinoise le State Building dans la rue Juan Luna au cœur du quartier chinois de Manille. Certains migrants viennent aussi y prendre leur retraite.

D'autres éléments de réponse à l'extinction du flux migratoire existent. Tout d'abord, le développement économique florissant de la région du Guangzhou et l'augmentation du niveau de vie dans cette région littorale n'incitent pas au départ. De plus, les Philippines ne furent pas, pendant la décennie quatre-vingt dix, perçue comme un Etat accueillant de par les nombreux

problèmes de sécurité liés aux enlèvements des hommes d'affaires. Les nombreuses « entraves » au travail sur place sont également évoquées.

La mobilité intra-urbaine accentue la dispersion de la communauté cantonaise.

Comme de nombreux Chinois de Binondo, les Cantonais ont pu participer au mouvement de suburbanisation qui contribuait dès les années 1960 à l'étalement de l'agglomération-capitale des Philippines. L'attribution de la nationalité philippine par la loi de naturalisation de masse en 1975 leur permit d'acquérir des propriétés foncières en leurs noms. Beaucoup d'entre-eux, aisés économiquement, purent établir leur résidence dans un des nombreux quartiers résidentiels aménagés au nord et à l'est de Manila, il s'agissait de quitter aussi le vieux Manille et d'intégrer une résidence plus spacieuse. Cette dynamique urbaine contribua à séparer géographiquement les fonctions de travail et de résidence dans de nombreuses familles chinoises, qui jusqu'alors vivaient et travaillaient dans leur boutique ou shophouse (appelée aussi compartiment chinois). En intégrant les nouvelles périphéries résidentielles de Quezon City par exemple, les Cantonais contribuent comme les autres chinois à reconstituer des espaces ou nouveaux quartiers chinois comme autour de la rue Banaue qui regroupe enseignes et services spécialisés autour de la communauté chinoise.

Ce dédoublement des fonctions de l'espace domestique chinois s'effectua en parallèle d'une plus grande immersion des Chinois en général dans les établissements de formation locaux et de la loi de Filipinisation (1975) qui restreignait l'enseignement du Chinois à quelques heures par semaine. La pratique du chinois se restreignit drastiquement et les écoles chinoises remplissaient difficilement leurs fonctions d'apprentissage. L'accès à des formations variées pour les jeunes cantonais amorçait aussi un départ de Chinatown puisque les activités du lieu étaient essentiellement basées sur le commerce. La diversification socioprofessionnelle des Cantonais les a fait quitter leur quartier d'origine. Ainsi, de nombreux établissements cantonais n'ont pas retrouvé de repreneurs dans un cercle de relations communautaires. L'effacement du particularisme cantonais dans certaines rues de Binondo a été accentué par le fait que les Cantonais établis avant 1975 n'étaient pas propriétaires du terrain et de leur échoppe ; la location des emplacements commerciaux est évidemment un facteur accentuant la disparition du particularisme cantonais dans la ville. De nos jours, seuls les établissements cantonais (de restauration en particulier) persistant dans la partie orientale de Binondo ont trouvé des repreneurs familiaux (deuxième et troisième générations de Cantonais). Le non-renouvellement des baux de location peut aussi être un facteur de disparition de l'activité. En effet, de nombreux projets de condominiums de luxe naissent dans le quartier et le regroupement de parcelles à bâtir à cet effet peut conduire les propriétaires à reprendre possession de leurs biens.

Conclusion

A l'heure où les migrations chinoises sont de plus en plus importantes et leurs communautés visibles dans les espaces urbains et ce, quelle que soit la région du monde, le cas de la communauté cantonaise de Manille est original. En effet, l'extinction du flux migratoire de Guangzhou vers les Philippines entraîne la quasi disparition du particularisme cantonais, lequel n'est entretenu que par un réseau associatif majoritairement concerné par les affaires internes à la communauté. Les associations cantonaises bien que nombreuses ne semblent plus investies dans l'accueil des migrants, les personnes qui migrent sont recrutées avec des contrats de travail ou viennent avec les ressources nécessaires pour être autonomes. Elles se limitent à des actions locales : encourager la pratique du chinois par l'attribution de bourse, ou consolider les relations entre membres par des

activités. Le particularisme linguistique provincial s'efface devant la nécessité de pratiquer le chinois, c'est-à-dire le mandarin, pour lequel la Chine continentale apporte soutien humain (enseignants) et matériel pédagogique. Une seule école chinoise propose un enseignement en cantonais. Les associations de clan ne sont généralement plus constituées que par des hommes âgés.

La perception de ce phénomène de disparition de filière migratoire de Chine doit être multiscalaire et multi-territoriale. En effet, interviennent les contextes socio-économiques, éducatif et politique philippin, l'augmentation du niveau de vie en Chine, les politiques migratoires d'Etats d'Amérique du nord mais aussi les mécanismes urbains.

Ce constat, sur la possible disparition de la communauté cantonaise de Manille, amène d'autres éléments relatifs aux migrations chinoises en Asie du Sud-est. On distingue alors les membres de la diaspora et les migrants transnationaux. Les Cantonais constituent des membres de la diaspora chinoise locale, qui ne se renouvelle plus faute d'apports migratoires de Chine continentale. Toutefois, de nombreux migrants transnationaux, avec des projets à court terme parcourent Manille ; ils peuvent être originaires d'autres provinces que le Fujian et le Guangdong mais du Sichuan ou du Henan ; des provinces qui n'ont pas encore atteints le niveau de développement des provinces littorales. Ces migrants ont fait le choix de venir se former aux Philippines où l'anglais est enseigné de manière professionnelle. Cette étape philippine constitue un tremplin vers une autre destination. On entrevoit alors le fossé entre ces migrants jouant des spécialisations régionales pour se former et les motivations économiques des premiers migrants chinois aux Philippines.

Bibliographie

- Amyot, J. (1972). *The Manila Chinese*. Manille : Ateneo de Manila, 170 p
- Chui, T., Tran, K. & Flanders, J. (2005). *Les Chinois au Canada : un enrichissement de la mosaïque culturelle*. Tendances sociales canadiennes, pp.27-36
- Guéguen, C. (2007). *Les Chinois de Manille (Ancrage et évolutions socio-spatiales)*. Thèse de doctorat en géographie, Paris IV-Sorbonne, 392p
- Wai Jong Cheong, C. (1983). *The Chinese Cantonese Family in Manila (Study in culture and education)*. Mendiola, Manila: Centro Escolar University research and development center, 133p
- Wickberg, E. (2000). *The Chinese in Philippine life (1850-1898)*. Quezon city: Ateneo de Manila University Press, 272p
- Wickberg E.,(1998), The Chinese in the Philippines, in *The encyclopedia of the Chinese overseas*, Archipelago Press and Landmark Books, Singapour, pp187-199
- Wong, C.-C. (1999). *The Chinese in the Philippine Economy (1898-1941)*. Quezon city: Ateneo de Manila University Press, 279 p